

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 47

Artikel: Zizelettes, singes, oies
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du plaisir de la féliciter de ses talents. Ne la verrons-nous pas ?

— J'espère qu'elle ne tardera pas à rentrer de sa leçon de cyclisme. La pauvre enfant s'est tant surmenée au travail l'hiver dernier, que l'anémie est venue la tourmenter en enrayant son activité; et le docteur n'a rien su nous conseiller de mieux que l'exercice à la mode. Vous savez, du reste, mesdames, combien la bicyclette guérit de maux féminins.

— Oui, et il faut bien cela pour faire oublier les méfaits de cet engin envers les paisibles piétons, dit mademoiselle Minutienne, qui avait de bonnes raisons pour parler de la sorte.

— Encore quelques sandwiches, chère madame ?

— Merci, si vous le permettez je vais goûter à ces belles tartelettes au rhum. Qu'il ferait bon avoir l'adresse de votre confiseur, car on ne mange des choses superflues que chez vous !

« Madame Grabaud », annonça Bertine. Et la maîtresse de maison de se précipiter au salon pour conduire, dans la salle à manger, la visiteuse, qui se montrait légèrement récalcitrante, consciente qu'elle était de son arrivée trop tardive.

Après le léger émoi causé par l'installation de la retardataire, après que le numéro trois de la tasse de thé eut été servi, la conversation générale se mit à loupoyer dans des lieux communs, tactique toujours utile, dans toute réunion de femmes, et qui sert à jauger les dispositions et les sentiments des unes et des autres.

Après quoi, on en vient à la question très bien portée des prédicateurs à la mode : de leur genre d'éloquence, de leurs mérites respectifs; de là, descendre dans la vie privée de ces messieurs, le pas fut vite franchi, et c'est alors qu'un innocent *thé de dames* se métamorphosera en un *gros péché mignon*.

Mais comme bien on pense, des confidences sur les conducteurs spirituels ne peuvent être que très anodines, même pour les plus mauvaises langues. Celles de ces dames servirent seulement de transition à un certain scandale, non encore public, mais qui, grâce au jour de madame Frivolar, et à celui de madame X, va devenir le secret de Polichinelle. Le sujet fut délayé jusqu'à l'heure où ces dames se sentirent rappelées chez elles pour y présider le repas du soir.

Cette esquisse de mœurs appelle, il va sans dire, une réplique destinée à prouver que le sexe fort, dans ses heures récréatives, ne gaspille guère moins de temps, d'intelligence et d'activité. Nous attendons cette confession d'une plume aussi sincère et désintéressée que l'a été la nôtre vis-à-vis du sexe faible.

Madame DESCHAMPS

Zizelettes, singes, oies.

On sait que M. Rouge, libraire, à Lausanne, a édité dernièrement une vingtaine de cartes-correspondance, gracieusement illustrées en couleurs des armoiries des principales localités du canton, accompagnées d'allégories relatives aux surnoms et à certaines traditions populaires qui se rattachent à ces localités.

C'est au sujet de ces cartes, qui ont grand succès, qu'un de nos abonnés de Vevey nous écrit ces quelques lignes :

Des messieurs, en la compagnie desquels je me trouvais l'autre soir, sortirent de leur portefeuille plusieurs cartes-correspondance ornées des écussons de la plupart de nos villes. Ce fut là un sujet de conversation. Celle-ci porta tout particulièrement sur les petites figures qu'on remarque à côté de ces écussons. A côté des armoiries de Morges, par exemple, on voit une kyrielle de petits oiseaux connus, je crois, sous le nom de zizelettes. Lutry a ses singes, Moudon ses oies, Avenches ses cigognes,

Rolle ses bellettriers, etc., etc. Ce que nous n'avons pu nous expliquer clairement, ce sont les singes de Lutry, les zizelettes de Morges et les oies de Moudon. Le *Conteur vaudois* aura sans doute l'amabilité de nous édifier à ce sujet.

Voici ce que nous savons sur les locutions populaires relatives aux villes de Morges (*les zizelettes*), Lutry (*les singes*), et Moudon (*les oies*), locutions qui ont donné lieu à tant d'innocentes plaisanteries :

ZIZELETTES. — Un homme de La Vallée ayant amené des vaches au marché de Morges, entra dans une auberge pour prendre une chopine de vin. Voyant, à la table voisine, trois messieurs mangeant des petits oiseaux qui lui parurent fort appétissants, il appela le patron et lui demanda s'il pouvait en avoir aussi.

« Impossible, lui répondit-on, nous venons de servir les derniers. »

Puis, un instant plus tard, avisant une cage où sautillaient deux petites linottes, il fit de nouveau appeler le patron : « Et ces deux, ne pourriez-vous pas me les mettre, j'aimerais tant les goûter ! »

L'aubergiste regagna la cuisine, le sourire sur les lèvres, conféra un moment avec ses gens, et revint dire au Combier : « Eh bien, Monsieur, puisque vous les voulez, nous vous les mettrons. »

— Un peu vite, s'il vous plaît, j'ai hâte de manger un morceau.

Vingt minutes après, on lui apportait les deux volatiles, dont il eut raison en deux bouchées. Quant au prix, il s'en souvint toute sa vie; jamais il n'avait payé si cher un dîner.

En s'en retournant, il remarqua une multitude de petits oiseaux voltigeant dans les haies qui bordent la route de Morges à Collombier. Et, furieux de sa déconvenue, il frappait à grands coups de fouet sur les branches, effrayant les moineaux qui s'y cachaient, et leur criait avec humeur : « *Allà vo zèin à Mordze, io les zizelettes sè veindont bin.* »

(Allez à Morges, où les petits oiseaux se vendent cher.)

LES SINGES. — Au temps où la maison de Savoie possédait le Pays de Vaud, la duchesse Yolande vint visiter ce dernier. Comme elle traversait Lutry pour se rendre à Chillon, les notables de cette petite ville s'approchèrent de son carrosse chapeau bas, pour la complimenter et lui offrir des rafraîchissements.

Pendant que le syndic présentait à Son Altesse un plateau chargé de pêches et de raisins, un singe, vêtu d'un habit rouge chamarré d'or, qui se trouvait dans la voiture, se précipita vers le plateau d'argent, et, enlevant une grappe de raisin avec une dextérité sans pareille, la dévora aussitôt.

Indigné de ce manque d'usage, le syndic adressa, en patois, à l'animal, la réprimande suivante :

« Mon jeune ami, ayez un peu plus de patience; laissez d'abord se servir Madame votre auguste mère: votre tour viendra ensuite. »

Le naïf syndic, qui n'avait jamais vu de singe jusqu'alors, avait pris ce représentant de la race simienne, pour le fils de la souveraine du Pays de Vaud.

Et les méchantes langues prétendent que c'est dès lors qu'on plaisante nos amis de Lutry sur ce comique incident.

LES OIES. — Les détails suivants sont extraits d'un article publié dans *l'Éveil* de Moudon :

Moudon sur les bords de la Broye,
Nourrit un fort grand nombre d'oies;
On dit même qu'il n'y a que ça,
Mais, voyez-vous, je n'y crois pas.

Ce couplet d'une chanson vaudoise, dans la-

quelle le chansonnier, bien vaudois lui aussi, décocha un trait satirique à la plupart des localités du canton, a fait à la ville de Moudon une réputation dont elle n'a pas lieu d'être fière. Mais les habitants de Moudon, comme ceux de bien d'autres localités, se sont montrés gens d'esprit. Bien loin de se fâcher, ils en ont ri.

Il est temps de rétablir les faits, ajoute le journal que nous citons, et de les placer enfin sous leur véritable jour. En réalité, Moudon, sur les bords de la Broye, n'a jamais nourri d'oies, *ni peu ni prou*. Plus vrai serait de dire qu'il fut un temps où les Moudonnois se nourrissaient d'oies... une fois par année. Assez peut-être pour faire rimer oie avec Broye, pas assez pour faire accréditer une légende.

Des oies, on n'en trouverait pas aujourd'hui pour un malade sur le marché de Moudon. Tandis qu'autrefois... oh! le bon vieux temps! L'histoire vaut d'être racontée à ceux qui ne la connaissent pas. A ceux qui la connaissent, elle rappellera un de ces souvenirs d'enfance qui font encore plaisir.

Il y a quelque cinquante ans, le marché aux légumes de Moudon offrait encore l'aspect d'une animation extraordinaire le jour de la foire de Noël. De grand matin, disons plutôt bien avant le jour, des villageoises, toutes frioleuses quoique chaudement vêtues, le capuchon de laine bordé de givre, un lourd panier au bras, débouchaient sur la place du marché. Elles arrivaient de tous les côtés, par toutes les portes de la ville, de près et de loin, du Jorat aux Combremonts, de Chavannes à Sédeilles, tout le long de la vallée. Matinales elles l'étaient incontestablement; elles n'en étaient pas moins déjà attendues avec cette fiévreuse impatience qui caractérisait le flegmatique habitant de Moudon dans les occasions solennelles.

Ces bonnes bêtes étaient appétissantes à faire venir l'eau à la bouche, et encore plus suggestives dans le panier de la villageoise que sur la carte-correspondance qui vient de paraître. Admirablement troussées, cosues, dépouillées de leurs abattis, ne portant plus que quelques plumes de la queue, comme pour servir de poignée, elles semblaient tout en graisse, et quelle graisse!

Ce n'était pas assez de les avoir élevées avec une sollicitude maternelle, et engraisées avec non moins de soins, il fallait encore les plumer et les trousser pour qu'elles fassent bonne figure au gré de ces *gourmands de la ville*.

Encore un art qui s'en est allé avec les vieilles lumes. Aujourd'hui les oies sont remplacées par les canards.

Les oies ont commencé à disparaître du marché de Moudon, dès le moment où le parcours de ces animaux a été aboli. On voyait alors, aux abords de chaque village, une longue file d'auges pour abreuver les oies au retour du pâturage.

Terminons maintenant par une anecdote :

« A la fin du siècle passé résidait à Lausanne un professeur, lequel avait son domicile à la Cité. Il était peut-être originaire de Moudon, ou tout au moins y avait-il des parents. C'est pourquoi l'approche de Nouvel-An faisait arriver chez lui quelques-unes de ces oies dont les Moudonnois faisaient ample provision sur le marché de leur foire de Noël.

» Voyant cela, les étudiants de notre Académie, farceurs mais bons enfants, se hissaient pendant la nuit comme ils pouvaient et s'emparaient d'un des volatiles confiés un peu trop ostensiblement à la foi publique. Le lendemain, l'heureux professeur recevait par un messager un colis soigneusement empaqueté, renfermant l'oie qui lui avait été enlevée. Le

cadeau étant anonyme, il ne savait à qui témoigner sa reconnaissance. La servante n'en recevait pas moins l'ordre de placer la nouvelle arrivée sur la fenêtre à côté des précédentes.

« Même jeu le lendemain. Mais à la troisième attaque, la mèche fut éventée. Tant va la cruche à l'eau... »

« Comme il n'y avait pas eu d'accident, que rien ne manquait à l'appel, et qu'en outre le tour avait été adroitement joué, le professeur n'eut pas à prononcer *ex cathedra* le foudroyant *quousque tandem!* »

L. M.

L'auberge hygiénique.

Quel est le Brillat-Savarin qui a dit que l'on ne mangerait pas de longtemps si l'on était obligé d'assister dans certaines cuisines aux apprêts des plus succulentes victuailles ?

On peut assurer de même que beaucoup ne voyageraient plus s'ils se rendaient compte, dans les chambres d'hôtel où ils vont chercher un instant de repos, de l'incessant défilé humain qui les traverse : êtres de tous les âges et de toutes les conditions, valides ou impotents, adipeux ou cachectiques, arthritiques ou herpétiques, traînant avec eux leurs microbes familiers et laissant la trace de leurs sueurs sur tous les meubles qu'ils ont touchés.

Ah ! la chambre banale aux tapis élimés par les pieds de plusieurs générations de passants, aux vieux rideaux fanés aux fauteuils graisseux, de couleur indéfinissable ! Qui ne l'a entrevue, habitée un instant ? A peine ouverte le matin pour laisser partir l'occupant de la nuit, elle se referme sur un hôte nouveau. On ne peut l'aérer, si grande est la presse de ceux qui veulent s'y loger. Des eaux de toilette mal essuyées y laissent leurs relents. Des poussières y sont apportées de tous les pays. Lieu malsain entre tous, où gisent des voyageurs inconsistants du péril qu'ils affrontent.

Le Touring-Club de France a entrepris de leur révéler ce danger et en même temps d'y remédier, ce qui heureusement est très simple et très facile. Pourquoi, demande un membre de cette association, les hôteliers ne feraient-ils pas disparaître de leurs chambres les tentures et les rideaux qui y deviennent des réceptacles à microbes ?

« C'est, écrit-il, un fait établi scientifiquement — les travaux de tous les hygiénistes, les expériences faites à l'Institut Pasteur et dans tous les laboratoires bactériologiques l'ont prouvé — que les germes des maladies infectieuses, de la tuberculose notamment, sont retenus par les tapisseries, draperies, tentures de toute sorte dont les hôteliers emplissent leurs chambres et y trouvent un sûr abri. De là, un véritable foyer de contagion. A ce réel danger, deux remèdes : la suppression des tentures, l'aération ! Pour les auberges, des murs blanchis tous les ans à la chaux. Pour les hôtels, une bonne couche de peinture. Pour tous la suppression des ciels de lit, rideaux de lit, garnitures de toilette, portières, etc. Des rideaux blancs partout, qu'on puisse laver aisément et fréquemment, rien de plus. Le voyageur, dans cette atmosphère de propreté et de sécurité, se plaira mieux et séjournera plus volontiers que dans des falbalas poudreux et contaminés. »

Voilà la campagne que mène le Touring-Club. Comme il est influent et qu'il réglemente jusqu'à un certain point les évolutions du tourisme, on peut prédire que cette campagne aboutira.

(Petit Parisien.)

On remido dè charlatan.

Y'avai on iadzo, mà ia dza grantein, à 'na faire dè Lozena, on n'espèce dè charlatan avoué 'na granta berbitche dè frare capucin, qu'avai met on grand tsapé tot bariolâ, dâi le-nèttès verdès et 'na granta roclère, coumeint cliào dâi menistres.

Cé gaillâ étai aguelhi su n'espèce dè cambuse découté traï z'autro lurons que djuivant l'on de l'épouffârè, on outro dâo cornet et lo troisième roillivè on on tambou dè basse. Cliào compagnons fiasion on boucan d'infai po fèrè arrevâ lè pratiquès et, dè bio savâi y'avai on

moué dè dzeins déveron la cambuse po ourè cliào cocardiers.

Quand l'ein avion djui iena, lo charlatan sè lèvâvè et sè mettâi à boailâ que veindâi quasu po rein dâi remido dè totès sortès : po lo dé-crâi, lè mau dâi deints, lè z'ourles, po fèrè ar-retâ lo sang, po fèrè passâ lè z'agaçons, lè z'einvai, po lè maladi dè fèdze, lo misèrèrè, enfin quiet po ti lè mau dè noutra poura chrètieinta.

Racontâvè que l'avâi dza gari 'na tropa dè dzeins dè çosse, on part dè mille d'autro po cein et que l'avâi dâi recoumandachons su papâi timbrâ dè ti lè râi, lè z'eimpereu et lè conseillers dè l'Uropa.

Desâi onco que l'avâi rapportâ dè pè l'Afrique on remido qu'avâi étâ trovâ pè dâi savadzo et que guèressâi ein duès z'hàorès dè teimps cliào qu'ont lo ver plliat, vo sédès, cé grand vai què sè tint pè dedein l'estoma, que lè maidzo l'âi dont assein lo vai solitèro et qu'est asse long què duès cordès à feïn appondiès.

Adon, montrâvè cé remido, qu'étâi einvor-tolhi dein on bocon dè papâi et desâi que po que le fasse effèt, faillâi feimameint àovri lo papâi onna nè que la louna décrétrâi, ào picolon dè la minè, et recitâi ein mimo teimps traï iadzo 'na priyirè qu'étâi assein dein cé papâi.

Coumeint ia onco prâo dzeins qu'ont dè cliào bourtiâ dè bitès dein lo pétro et que lo remido ne cottâvè què traï batzes et demi, ti lè brès sè lèvâvont po ein avâi et lo charlatan a dû fèrè cé dzo quie 'na tota bouna dzournâ.

Mâ, la nè que dévessâi ètrè bouna po eim-plyi lo remido et recitâ la priyre, cliào qu'ont étâ motsets, l'est po sù cliào qu'aviont atsetâ la drougua, kâ, quand l'uront déliettâ lo papâi, qu'ont-tè trovâ ?

Tot bounameint on outro petit bocon dè papâi blianc, io y'avai marquâ, en grossès lettrès :

Remède pratique contre le ver solitaire : Avez tout simplement un autre ver vivant et une fois qu'il sera arrivé dans vos intestins, celui que vous y logez ne sera plus solitaire, puisqu'ils seront maintenant deux à vous embêter.

Danger du chatouillement. — Le chatouillement, surtout chez l'enfant et les personnes nerveuses, peut être suivi d'accès de rire convulsif et de spasmes musculaires qui ne sont pas toujours sans danger. M. Wachholz signale, à ce propos, un cas de mort subite qui donne à réfléchir et prouve une fois de plus que si l'on meurt souvent de chagrin on peut mourir de rire. Voici le fait : Une jeune paysanne de dix-huit ans rencontre, dans la campagne, des camarades qui se mettent à la chatouiller ; la jeune fille, très chatouilleuse, est prise d'un accès de rire intense qui se termine brusquement par la mort.

Voici comment M. Wachholz cherche à expliquer scientifiquement ce genre de mort :

Le rire consiste physiologiquement en une inspiration suivie de courtes expirations plus ou moins profondes et successives. Les expirations deviennent forcées, et pour les effectuer, il se produit une contraction des muscles de l'abdomen ; les intestins et le diaphragme sont comprimés. Une pression prolongée sur le diaphragme produit aussi une compression des nerfs respirateurs pneumogastrique et phrénique ; l'irritation et la paralysie de ces nerfs aboutit à la mort.

Le petit caporal. — Beaucoup ignorent d'où provient le surnom de « Petit-Caporal » donné à Napoléon I^{er} par ses soldats.

Ces derniers croyaient qu'il avait été, comme eux, caporal ; c'était une erreur, car Bonaparte, élève de l'école de Brienne, n'avait jamais porté les insignes de ce modeste grade. Voici une explication qui, si elle est juste, ferait d'un sobriquet populaire un titre de noblesse. « Vers l'an de grâce 1100, quelques commu-

nes de Corse s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'ils nommèrent *caporaux*. »

Napoléon, paraît-il, descendait d'une de ces familles ; voilà pourquoi, en Corse, on l'appelait caporal. Ses soldats, à cause de sa taille peu élevée, y ajoutèrent le qualificatif de petit, et ce fut ainsi que le surnom de « Petit-Caporal » lui fut acquis.

Curieux service de table. — Un dragon traînant avec fracas son bancal sur le pavé, se donnait des airs ridicules, et appelait pékin tout ce qui ne portait pas l'uniforme.

Passant un jour à Cossonay, pour se rendre à un cours de répétition, il entre dans un petit hôtel et demande à dîner. A peine le couvert est-il mis, qu'il décroche son bancal, le jette brusquement sur la nappe et casse une assiette.

Le garçon qui le servait, vivement blessé à la vue de cette manière de procéder, quitte, sans mot dire, la salle à manger, se dirige vers la grange et revient bientôt armé d'une longue fourche qu'il dépose à côté du bancal.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? que signifie cette insolence ? fait le dragon.

— Monsieur, répond le garçon sans se déconcerter, quand j'ai vu un pareil couteau sur la nappe, j'ai cru bien faire en l'assortissant d'une fourchette de même taille.

Une jolie anecdote tirée des *Choses vues* de Victor Hugo :

« Le duc d'Orléans me contait, il y a quelques années, qu'à l'époque qui suivit immédiatement la révolution de juillet, le roi lui fit prendre séance dans son conseil. Le jeune prince assistait aux délibérations des ministres. Un jour, M. Mérilhou, qui était garde-des-sceaux, s'endormit pendant que le roi parlait. « Chartres, dit le roi à son fils, réveille monsieur le garde-des-sceaux. » Le duc d'Orléans obéit ; il était assis à côté de M. Mérilhou, il le pousse doucement du coude ; le ministre dormait profondément ; le prince recommence, le ministre dormait toujours. Enfin le prince posa sa main sur le genou de M. Mérilhou qui s'éveille en sursaut et dit : « Finis donc, Sophie ! tu me chatouilles ! »

Solution du problème de samedi : Le sac contient 225 pièces. — Ont répondu juste : Mmes Curtet, Ouchy ; Menétrey, Chavannes ; Violette, tuilerie de Grandson ; MM. Bastian, au Grenet ; Dizerens, Lausanne ; G. Butticaz, Epesses ; Bieler, Lutry ; Dupertuis, Cully ; Imhof, Genève ; A. Ceresole, Blonay. — La prime est échue à M. L. Dupertuis, Cully.

Mandolines et guitares sont instruments en faveur ; aussi, nous suffit-il de rappeler les concerts que donneront, la semaine prochaine, deux de nos meilleures sociétés. C'est d'abord, **La Castellane**, mercredi 29 novembre ; ensuite, samedi 2 décembre, **La Choralia**, avec le concours de *La Muse*. Ces concerts auront lieu au théâtre. Tous deux feront salle comble ; c'est certain.

THÉÂTRE. — Chaque représentation est, pour notre troupe, un nouveau succès. Demain, dimanche, soirée très intéressante, **Le gendre de M. Poirier**, comédie en 4 actes, de Emile Augier et Sandeau. Pour commencer, **Les ouvriers**, drame en 1 acte, de Manuel. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les **Pilules hémato-gènes** du docteur Vindevozel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.